Installation de Monsieur Adrien Goetz à l'Académie des beaux-arts

Discours de Adrien Goetz en hommage à Pierre Dehaye

Mercredi 5 décembre 2018

Mesdames et messieurs de l'Académie des beaux-arts,

Chers amis,

À quelques pas de ce palais, juste à côté de ce silence, ce silence qui suit ici l'hommage aux disparus, ce silence qui, une fois que les tambours se sont tus, précède le nouvel arrivant, et l'intimide, écoutez ce bruit de marteaux, ces coups frappés, ce vacarme d'usine.

Imaginez des éclairs d'or et le crépitement du métal en fusion, le crissement des balanciers couvrant un cliquetis aussi entêtant que le ruissellement d'un torrent.

Ecoutez.

Ce vacarme est le plus ancien bruit de l'histoire de France. C'est celui de la plus vieille des institutions de notre pays, la Monnaie.

Depuis le règne du petit-fils de Charlemagne, la Monnaie de Paris bat les profils des rois et des empereurs, joue à pile ou face les gloires et les batailles, raconte en images le grand spectacle du destin de la Nation.

Pierre Dehaye, qui porta le beau titre de directeur des Monnaies et Médailles, était un rêveur égaré qui toujours retrouvait son chemin.

Moraliste, il se lança dans la vie politique et devint ce qu'il est convenu d'appeler « un haut fonctionnaire » ; passionné d'art et d'histoire, il exerça les redoutables fonctions de directeur de cabinet de ministre – mais il est vrai qu'il s'agissait d'un jeune ministre nommé Valéry Giscard d'Estaing - ; poète, il dédia toute sa vie à l'administration des finances.

Sa vie pourtant un jour, comme le fleuve Alphée, remonta vers sa source et prit soudain son sens : il fut élu, le 12 février 1975, à l'Académie des beaux-arts.

Les peintres, les sculpteurs, les architectes, les graveurs, les musiciens, les « membres libres » devenaient ce jour-là ses pairs et lui avançaient un fauteuil.

Il était heureux.

Une brève flânerie avait suffi, le long de la Seine, le temps de compter, à peine, une dizaine de boîtes de bouquinistes, de l'Hôtel des Monnaies au palais Mazarin, pour que le vacarme devienne un concert, où un pupitre lui était réservé.

Le jour de son élection, son ami Decaris lui offrit une gravure amusante, *L'Institut saluant la Monnaie*, en signe de bienvenue.

Cette joie, je l'ai ressentie moi aussi lorsque vous m'avez fait l'honneur de m'élire parmi vous. Pour un historien de l'art, pour un romancier, être accueilli par les artistes est extrêmement émouvant, siéger parmi les « membres libres » est une promesse. La Liberté guide leurs pas.

Hugues Gall a rappelé à l'instant, pour que ma confusion soit totale, les noms de ceux qui m'ont précédé, qui furent aussi les grands ancêtres académiques de Pierre Dehaye, et dont je vais désormais, hésitant et ébloui, tenter de suivre les traces.

*

La première image que j'aimerais projeter sur les murs de cette lanterne magique construite par Louis Le Vau, c'est celle d'un Pierre Dehaye de dix-neuf ans, à peine bachelier, en 1940, sur sa bicyclette, prenant la route de l'exode.

Il avait empilé sur son porte-bagages, pour seul trésor, les reproductions des tableaux de Van Gogh qu'il collectionnait. Là où était son trésor, là aussi était son cœur.

Né en 1921, il a grandi d'abord à Saint-Pol-sur-Mer, près de Dunkerque, la cité ouvrière de la compagnie des Chemins de fer du Nord. Il n'a jamais vu ni tableaux ni dessins de Van Gogh, mais il l'aime. Les rares livres qu'il possède sont consacrés à celui qu'il appelle Vincent et qu'il considère comme un frère.

Pierre Dehaye, à la fin de sa vie, a laissé des aphorismes réunis sous un titre qui contredit Rimbaud, *La vraie vie est présente*, où il a écrit cette phrase :

« L'éloge académique post-mortem révèle à notre admiration des vieillards dont on ne soupçonnait plus rien, même pas la jeunesse. »

Deviner, grâce à des photographies, où il sourit toujours avec finesse, avec élégance, comme si la vie l'amusait, ce que fut la jeunesse de Pierre Dehaye, c'est retrouver cet adolescent qui dialoguait avec l'auteur des *Illuminations*, celui qui aimait se perdre dans les champs de blé de la Beauce en rêvant aux corbeaux de Van Gogh.

Son père cheminot, ancien combattant de la guerre de 14, décoré de la Légion d'honneur, blessé deux fois, avec cinq citations, a repris du service en septembre 1939. Sa famille - Pierre Dehaye a deux frères et une sœur - s'est installée à Beaumont-sur-Oise, en Ile-de-France, où sa mère est institutrice. Ses parents l'ont poussé à faire des études, ce qui a surpris ses camarades de l'école primaire, fils de cheminots eux aussi.

Chez un professeur du cours complémentaire, le jeune homme entend, le jeudi, jour de congé, des lectures de poésie.

Il aime d'emblée cette musique dont personne chez lui ne lui a donné le goût, Charles Péguy, Albert Samain, Anna de Noailles, et peut-être surtout Paul-Jean Toulet.

« Dans Arles, où sont les Aliscams,
Quand l'ombre est rouge, sous les roses,
Et clair le temps,

Prends garde à la douceur des choses. »

Pour gagner sa vie, dans cette année 1940, où aucune chose n'est douceur, il accepte un poste d'instituteur intérimaire, dans cette petite ville de Beaumont. C'est inespéré.

Toute sa vie il resta fier de cette première ligne de son curriculum, qu'il n'omettait jamais. Bien plus tard, directeur des monnaies, il se souvenait qu'il avait aussi pour mission d'« instruire », de donner des visages aux héros de Péguy – de Jeanne d'Arc au capitaine Dreyfus. La monnaie sera pour lui l'instrument du commerce des esprits.

Mais il s'est inscrit à la Faculté de droit de Paris. Licencié en 1943, il passe le concours de rédacteur au ministère des finances. En 1946, il devient administrateur civil. Les Finances seront sa famille jusqu'à sa retraite en 1987.

A la fin de sa vie, Pierre Dehaye a évoqué l'attachement exigeant, ce sont ses mots, qui le lia à ce ministère, avant d'ajouter : « J'y servis, tout au long, sous des supérieurs que je pus admirer. »

Lui qui, par sa famille et son milieu, n'héritait d'aucune relation, n'avait aucun goût pour les intrigues de couloir, qui, écrit-il ne put jamais « envisager de s'intégrer à quelque syndicat, parti politique, coterie philosophique, artistique ou littéraire que ce fût », se lança dans cette carrière avec l'orgueil et la vertu d'un vieux Romain.

Toute sa vie, il demeura attaché profondément à cette « quasi-mystique du service public », ainsi qu'il la désigne lui-même. De cette « quasi-mystique » découlèrent les quasi petits miracles des débuts de sa carrière.

« Rédacteur », c'est un beau titre. Il « gratte la minute », comme il le dit avec amusement, durant sept ans, mais songe à l'avenir et au temps long, dans cette France qu'il faut rebâtir. Ses qualités de rigueur et de clarté le distinguent. Son directeur du personnel le remarque. Pierre Dehaye s'amusait rétrospectivement de l'effroi qui s'emparait alors d'un modeste rédacteur convoqué dans le bureau directorial.

Il entre au cabinet du sous-secrétaire d'Etat Lionel de Tinguy. Ce gentilhomme polytechnicien, qui appartient à une famille dont les armoiries suscitent la stupeur et l'admiration, puisqu'elles sont « d'azur à quatre fleurs de lys d'or », va lui montrer comment fonctionne la République.

Sous-occupé auprès de son sous-secrétaire d'Etat, Pierre Dehaye, qui a soif d'action, va assurer le secrétariat de la « commission nationale d'économies » que préside un homme qu'il va beaucoup aimer, Edgar Faure.

Sur les photographies prises lors de l'installation de Pierre Dehaye à l'Académie des beaux-arts, le président Edgar Faure, qui n'est pas encore à cette date membre de l'Académie française, figure au premier rang, aux côtés de Mme Giscard d'Estaing.

Edgar Faure avait entre autres talents celui de repérer les têtes brillantes. Vous avez, cher Hugues Gall, fait partie à deux reprises de son cabinet et vous m'avez parlé de lui.

Mon grand-père, qui avait étudié le premier le fonctionnement de la Compagnie du Mississipi sous la Régence, me racontait ses conversations avec lui au moment où Edgar Faure écrivait *La Banqueroute de Law* pour la célèbre collection « les trente journées qui ont fait la France ». Je conserve précieusement son exemplaire de ce livre, portant un illisible envoi, de cette célèbre écriture qui rendait fou tous ses collaborateurs. Pour Pierre Dehaye, l'intelligence d'Edgar Faure, sa rapidité, cette manière de passer de l'histoire à la réalité fut évidemment un modèle.

Au cabinet d'Edgar Faure, Pierre Dehaye rencontre son autre grand homme, qui l'éblouit, un inspecteur des finances polytechnicien, décoré de la Croix de guerre, Valéry Giscard d'Estaing, élu député en 1956 et qui devient trois ans plus tard secrétaire d'Etat aux finances. Quand celui-ci succède en 1962 à Wilfrid Baumgartner, ministre des finances et des affaires économiques, Pierre Dehaye vient d'accepter le poste de directeur des Monnaies et Médailles.

Pierre Dehaye, dans une courte note où il a rassemblé ses souvenirs écrit : « Valéry Giscard d'Estaing, qui a d'autres idées sur ma carrière, est surpris que je persiste à accepter ce poste. Il finit par confirmer la décision de son prédécesseur, à condition que, simultanément, je reste à son cabinet ».

Pierre Dehaye a heureusement le don d'ubiquité, cette faculté de suivre toujours sa route en se permettant d'en emprunter une autre. Durant quatre ans, il vit en diagonale, traverse comme un fou chaque jour le pont des arts. Il va du ministère, alors situé rue de Rivoli dans le palais du Louvre, où il traite en particulier des questions qui concernent les problèmes monétaires et économiques liés à l'accession à l'indépendance des anciennes colonies, jusqu'à ce bel hôtel classique, construit par Jacques-Denis Antoine, dont l'abbé Terray avait posé la première pierre en 1771.

Cet hôtel des Monnaies, il entreprend de le réformer et de le moderniser. Il a deux buts : construire les moyens d'aider le Tiers-Monde, comme on disait alors, c'est son chantier matinal ; faire revenir de grands artistes à la Monnaie, y organiser des expositions tout en dotant la France d'un outil de frappe moderne et efficace, ce sont des après-midis qui continuent bien au-delà du soir, quand il a vu, du haut de sa terrasse, le soleil embraser Paris, du square du Vert galant à l'ancienne Gare d'Orsay, qui bientôt deviendrait musée.

Tous les jours donc - sans en parler jamais mais sans doute en y pensant souvent - Pierre Dehaye, grand commis de l'Etat dynamique, passe devant le palais de l'Institut de France.

Le dimanche, il écrit. Il lit aussi beaucoup et il compose à son propre usage une collection de maximes et de pensés, qu'il cueille chez La Rochefoucauld, chez Vauvenargues, chez Joubert – sans jamais oublier Stendhal ni Proust. Il note des phrases dans ses carnets.

Aura-t-il un destin semblable à celui de Joseph Joubert, l'ami de Chateaubriand, qui ne laissa aucun vrai livre mais ne cessa jamais d'écrire ? Pierre Dehaye aime Joubert, dont l'Enchanteur réunit les pensées, parmi lesquelles celle-ci : « Je suis, je l'avouerai, comme une harpe éolienne, qui rend quelques beaux sons, mais qui n'exécute aucun air. »

On a oublié à quel point le rapport écrit par Pierre Dehaye, le Pierre Dehaye du matin, celui de la rue de Rivoli, qui parut en 1973 sous le titre *Guérir la misère du monde*, a été important. Au fil des pages, il substitue à la notion de Tiers-Monde l'idée de « développement », et il fournit une armature intellectuelle à la première « Journée mondiale d'information sur le développement » qui se tint cette année-là.

Au travers des tableaux de chiffres et des cartes, c'est l'humanité de l'auteur qui peut se lire, sans phrases ni métaphores, sa générosité. C'est un appel à la solidarité mondiale qui témoigne d'une haute vision.

*

Durant vingt-deux années, fort de la confiance renouvelée de dix ministres, de 1962 à 1984, Pierre Dehaye incarna avec panache l'institution qui lui avait été confiée. Il la transforma durablement.

En 1973, la création de l'usine de Pessac en Gironde, pour la frappe de la monnaie courante, a été une très grande réussite. Elle est alors, aux yeux du monde, un des symboles de cette France moderne et rajeunie qui marqua les esprits. J'ai parlé du vacarme de l'hôtel des Monnaies face au

silence du palais de l'Institut : désormais ce fracas est bien assourdi, tandis que la coupole, notre coupole, est devenue peut-être plus bruyante qu'autrefois, et tant mieux.

En 1975, l'année de l'élection de Pierre Dehaye à l'Académie des beaux-arts, 500 millions de pièces de monnaie sont sorties de Pessac, dont 58 millions de ce ces nouvelles pièces de dix francs, ce flan de cupro-nickel ultra-moderne portant les dessins de Georges Mathieu, réalisé dans les ateliers de gravure de la Monnaie sous la conduite du graveur général, Emile Rousseau, alors à peine nommé à cette charge qui existe depuis Henri II.

Si je veux citer son nom, c'est parce qu'il y a là un effet de génération : Georges Mathieu a été élu à l'Académie des beaux-arts le 7 mai 1975, Pierre Dehaye l'a précédé de quelques mois, Emile Rousseau fut le dernier grand prix de Rome de gravure en médailles à devenir graveur général. Ils incarnaient une forme de tradition en mouvement. Ils ne voyaient que l'avenir. Au centre des archives de Savigny-le–Temple, les rapports préparant la frappe de la nouvelle pièce de 10 francs portent les annotations marginales du président de la République. L'épée d'académicien de Pierre Dehaye fut dessinée par son ami Mathieu.

Beaucoup de pièces ont été oubliées. Celle-là appartient aux mythologies de la France. L'actuel graveur général, M. Joaquin Jimenez, le seul artiste vivant dont vous possédez tous au moins une œuvre dans votre poche, évoque aujourd'hui ces années où Pierre Dehaye, qui parlait d'égal à égal avec les ouvriers qu'il avait choisis lui-même, lança tous ces chantiers pour faire de la Monnaie un outil adapté à l'économie réelle, un instrument d'éducation, un musée aussi, que des expositions allaient faire découvrir au public.

Le « médailler imaginaire » que conçut Pierre Dehaye recélait aussi bien le cardinal de Richelieu que Napoléon III et Van Gogh. Le même tiroir de ce musée métallique dédié à toutes les gloires de la France révélait Gavarni, André Chénier, ou André Charles Boulle, ses admirations à lui. On y trouve les effigies d'Alexandre Soljenitsyne et d'Alfred Fabre-Luce. A cette diversité correspondit l'éclectisme des styles adoptés par les graveurs.

La Monnaie resterait ainsi un atelier en activité, réservé aux médailles. Le 11 quai de Conti s'ouvrait à la fois aux artistes, que Pierre Dehaye allait attirer, et aux visiteurs, qui naguère passaient devant la façade sans jamais oser entrer. On y frappa la médaille intitulée *Etablissement monétaire de Pessac*, due à Emile Rousseau. L'activité était considérable : médailles de baptême, pièces d'étrennes à collectionner et à offrir. Ce fut même, je le dis dans cette enceinte, un nouvel âge d'or pour un objet bien oublié : le jeton de présence.

Les commandes privées devenaient possibles, pour honorer un aïeul ou célébrer un mariage, on réclama à des artistes des boutons de manchettes. La Monnaie avait ses maîtres attitrés comme Raymond Joly, premier grand prix de Rome de gravure en médailles en 1942, très productif, et parmi ces sculpteurs méticuleux aux œuvres minuscules, qu'il faudra que l'histoire de l'art redécouvre un jour, beaucoup de femmes, Madeleine Mocquot, Madeleine-Pierre Quérolle, à qui on doit une Virginia Woolf ou une élégante comtesse de Ségur avec, au revers, l'unique représentation numismatique du petit âne Cadichon. Anna Quinquand grava en 1969 une médaille à l'effigie de Louis Hautecoeur, elle sublima plus tard les traits de Paul Tournon ou de Pierre Clarac, membres de l'institut.

Cet art de la gravure en médaille avait trouvé sa place à l'Académie des beaux-arts au XIXe siècle, avec d'illustres figures qui avaient été élus à des fauteuils de notre section de gravure, au même titre que les burinistes ; c'était affirmer la haute estime dans laquelle leurs confrères les tenaient. Qu'il suffise de citer les noms d'André Galle, bien connu des historiens de la médaille, d'Edouard Gatteaux, un des meilleurs amis d'Ingres, immense collectionneur, ou d'Oscar Roty. Leurs œuvres sont dans les collections du Louvre et du musée d'Orsay, qui continuent d'en acquérir.

L'oubli dans lequel sont tombés ces graveurs d'autrefois est injuste. Parmi les membres de l'Académie des beaux-arts, David d'Angers, qui occupait un fauteuil de sculpture, avait pour ainsi dire ressuscité l'art du portrait en médaillon. La médaille était au XIXe siècle et au début du XXe un art accessible, raffiné, populaire, un panthéon portatif que chacun pouvait composer à sa guise.

Peu à peu, au cours du XXe siècle, les graveurs en médaille avaient cessé de siéger dans cette enceinte. Le dernier en date fut Raymond Corbin, en 1970. Est-ce parce qu'on les considérait de plus en plus comme des artisans et moins comme des artistes ? Avec l'élection de Pierre Dehaye, ils retrouvaient symboliquement leur place.

Auteur en cette année 1975 d'un rapport commandé par le chef de l'Etat sur la situation des métiers d'art en France, Pierre Dehaye s'est en effet toujours battu pour affirmer qu'il n'y a plus de hiérarchie entre l'artiste et l'artisan. Il s'agit, à ses yeux, depuis la Renaissance et ces *botteghe* du Quattrocento étudiées par André Chastel, de deux activités qui s'enrichissent l'une l'autre.

Il se bat, en pionnier, pour que l'artisanat français conserve sa place dans le monde.

Pierre Dehaye comprit qu'il fallait réinventer, pour ces artisans, pour ces artistes, un public. Il créa le Club français de la médaille, dont les adhérents s'engeaient à acquérir des œuvres chaque année. Il mit sur pieds des expositions ambitieuses, où monnaies et médailles étaient toujours présentes, mais jamais dissociées des autres formes d'art.

La plus célèbre de ces expositions de la Monnaie est celle qui, en décembre 1974, s'intitula *Louis XV, un moment de perfection de l'art français*. Le catalogue a fait date. On trouve dans ce gros volume bleu, non pas une courte préface institutionnelle et convenue, préparée dans les bureaux et soumise à la signature du chef de l'Etat, mais une longue étude historique, un tableau de l'économie française au temps du Bien-Aimé, écrite par Valéry Giscard d'Estaing, qui avait pris grand plaisir à cet exercice.

Suivent un article fondateur de Pierre Rosenberg, qui figure encore dans toutes les bibliographies, et des contributions des meilleurs spécialistes, Jean Adhémar, Pierre Verlet, Daniel Alcouffe… En 1977, une médaille fut frappée en mémoire de l'exposition Watteau de la Monnaie : Pierre Dehaye dirigeait bien son orchestre, en homme de communication avant l'heure.

Cette « exposition Louis XV », sur laquelle veilla Pierre Dehaye avec la modestie de celui qui n'était pas spécialiste mais savait comment il voulait faire vivre l'architecture d'Antoine, mêlait les arts décoratifs, les meubles, les bijoux, l'argenterie, les monnaies et les médailles, bien sûr, à la peinture et à la sculpture.

Je ne l'ai pas vue. La première grande exposition, dont le catalogue engloutit toute ma fortune d'enfant fut *Ramsès le Grand*, deux ans plus tard. Pierre Dehaye commandait alors à Paul Belmondo la médaille « Ramsès II à Paris ».

À l'hôtel des Monnaies, Pierre Dehaye écrit. Bien peu de ses amis le savent. Il publie, bien sûr, dans le bulletin qu'il a créé, des hommages aux artistes qu'il attire à lui et à qui il commande des médailles. Il appelle aussi des écrivains à le rejoindre, il correspond discrètement avec ceux dont il aime les livres.

L'été dernier, en furetant à Manosque dans la bibliothèque de Jean Giono, j'ai eu la surprise d'y trouver les catalogues de la Monnaie avec de chaleureux envois et la carte de visite de Pierre Dehaye. L'auteur du *Désastre de Pavie*, ce magnifique livre d'histoire, les avait tous conservés.

Les textes courts qu'écrit le directeur des Monnaies dans son bulletin sont une vraie collection de portraits, des médaillons à la David d'Angers, qu'il surnomme le « monnayeur de visages ». Ils furent

rassemblés sous le titre de *L'Art arme des âmes*. On y croise Robert Couturier, Paul Belmondo, mais aussi son cher Roger Caillois, l'auteur du *Fleuve Alphée*, dont Marguerite Yourcenar prononça ici l'inoubliable éloge.

A Caillois, il demande évidemment des pierres, et celui-ci choisit sur ses étagères ce qu'il nommait des « réussites secrètes », qui une fois fondues dans le métal et « frappées » se métamorphosaient en « paradoxales médailles ci-devant naturelles », qui devenaient, pour continuer à citer Caillois, « objets de manipulation, de contacts, de pesée, les mystères de la masse et de l'opacité, les joies tactiles du relief, cérébrales de l'intensité. »

Pierre Dehaye y voyait un jeu avec la nature et le réel, avec l'espérance et le souvenir, une pesée qui était déjà de la pensée, un support de méditation qu'on peut emporter avec soi, semer sur son chemin ou oublier dans un tiroir. Il commentait :

« Eriger le roc ou le caillou en médaille, c'est le durcir encore contre le temps, c'est aussi le sortir de l'anonyme magma et le pousser sur le jeu comme le fou, le cavalier ou la tour. »

Cette manière de devenir le garde des sceaux de la nature, de faire de l'art avec ces accidents heureux, c'est sans doute ce que Pierre Dehaye a compris en voyant travailler les ouvriers, ces artisans de la Monnaie qu'il a aimés et célébrés.

Quand, dans les salons aux grands décors Louis XVI, il remet, en octobre 1976, la Légion d'honneur à Brassaï, il évoque dans son discours les graffitis, que le photographe collecte depuis 1932 : « Vous êtes, lui dit-il, un de ces êtres rarissimes qui sont à la fois profondément artistes et totalement anti-artistes. »

Brassaï a donné à la Monnaie une médaille, *Le Soleil*. Pierre Dehaye s'adresse à lui :

« Votre soleil a deux yeux, fixés loin au-delà de notre planète, mais ils dardent respectivement les deux lumières dont l'affrontement résume notre combat jusqu'à la fin des temps, d'un côté c'est la fenêtre de la noire clarté des fatigues, de la vieillesse, de la suffisance, de toutes les séductions du renoncement ; l'autre œil se distend sous le flux de la lumière, sans couleur à force de toutes les resplendir, la lumière des étonnements, des espérances, des émerveillements et des résurrections. »

Les résurrections de l'art sont, pour Pierre Dehaye, le reflet de la résurrection des corps, celle à laquelle il s'est peu à peu mis à croire. L'art est pour lui, au pied de la lettre, la vraie « monnaie de l'absolu ». Ses textes tardifs, ses poèmes, le livre qu'il publie l'année de ses soixante ans, *Naître est une longue patience*, révèlent deux de ses secrets, indissociables l'un de l'autre.

Pierre Dehaye est un homme amoureux. Sa femme, au centre de sa vie, ses deux filles, Claire et Lucile, composent tout son bonheur et sont la source d'inspiration essentielle de ce qu'il écrit, de ce qu'il veut faire de mieux, de chacune de ses actions.

Cette vie heureuse, cette sagesse accumulée de maxime en maxime, à coup de pensées et d'aphorismes où chaque mot semble être passé par le trébuchet du changeur des tableaux hollandais, ces écus qui ne brillent pas tous, il sait qu'il les doit à une trouvaille et à une quête, cette soif de Dieu qui l'inspire.

C'est le second secret. Il y voit une « manne mystérieuse sur tous les jours de la vie », on serait tenté, si l'image n'était pas trop païenne, de dire « une pluie d'or », mais dont il doit ciseler et polir chaque pièce, comme chacune de ses phrases dont il aimerait faire une médaille.

Il écrit :

« Avoir trouvé Dieu c'est avoir été mordu, d'une morsure suave et lancinante, qui fait problème à tout instant : c'est être condamné à le chercher toujours plus ardemment, à le poursuivre avec une curiosité toujours plus aigüe, à s'attacher à ses pas, à ses traces, à tout ce qui le touche avec une passion mobilisant toujours plus en profondeur toutes nos facultés. Démarche naturelle du cœur et de l'âme : n'en va-t-il pas de même de tout amour vrai, même simplement humain ? »

*

Lorsqu'il fut reçu ici, Pierre Dehaye, qui prononçait l'éloge de Louis Hautecoeur, termina son discours en formulant quelques souhaits.

Il constatait que l'Académie des beaux-arts, libérée du poids du Prix de Rome, du Salon officiel et des jurys du XIXe siècle n'avait plus aucune raison d'être « académique », et moins encore d'être perçue comme telle. En croyant l'affaiblir on l'avait conforté.

La suite des temps lui a donné raison et la diversité de artistes qui sont ici aujourd'hui parle d'elle-même.

Il émettait, avec audace, quelques souhaits, dont certains furent exaucés. Il soulignait, en 1975, le fait que la photographie, le cinéma étaient devenus depuis longtemps déjà des formes d'art à part entière. Il osait même parler du cinéma d'animation, dont il pressentait que ce serait un jour un des domaines d'excellence des créateurs de notre pays.

Attaché aux arts du dessin, qu'il avait intimement compris à la Monnaie, il parla aussi ce jour-là du « dessin de presse », dont il soulignait l'importance nouvelle dans la vie sociale et, dit-il, « l'importance des talents qui s'y manifestent ».

Pierre Dehaye croyait au « pluralisme », un des grands mots de sa génération, comme l'éclectisme donna le ton au siècle d'Ingres et de Delacroix, mon cher XIXe siècle, et il proclamait ce jour-là, avec fierté :

« Toutes les tendances de l'art vivant peuvent être ici accueillies ».

Il rappelait la condescendance qui entourait jadis les arts décoratifs, les arts mineurs. Il ajoutait :

« Vous avez trouvé les moyens d'appeler en votre sein un Jean Lurçat ou un André Arbus. Mais ne serait-il pas dommage d'avoir à prendre quelque biais pour élire les Boulle, les Jean Lamour, les Lalique et les Dunand de demain ? »

Les recommandations de Pierre Dehaye ont été suivies, peut-être parce que le regard latéral qui était le sien lui permettait d'avoir une vision exacte de l'évolution des arts.

Les artistes suivaient leur chemin, Pierre Dehaye faisait un détour et les observait.

Je dois à Jacqueline de Romilly de croire en la vertu et en l'utilité du détour. La vie de Pierre Dehaye en est l'illustration. Il y a parmi nous aujourd'hui des cinéastes et des photographes. C'est sans doute en partie grâce à lui.

Il n'a pourtant pas été totalement entendu.

Au moment où l'Académie des beaux-arts, par un vote récent, a décidé d'accueillir des chorégraphes, n'y aurait-il pas lieu de penser à nouveau aux dessinateurs de presse, aux caricaturistes, dont on ne

parle que lorsqu'ils sont assassinés à cause de leur art, aux créateurs de bande dessinée, qui me sont chers, à ceux qui inventent des meubles et des objets, aux nouvelles formes de cinéma et à toutes les pistes qui s'ouvrent aux créateurs sur la toile mondiale grâce aux nouveaux réseaux de communication. J'en avais fait le sujet de mon premier roman, j'y tiens beaucoup.

Les formes d'art les plus récentes pourraient se retrouver bientôt, si nous ne leur tendons pas la main, aux marges d'une académie contrainte malgré elle à faire perdurer une sorte d'académisme qui n'est plus d'aucun temps ni d'aucun lieu.

Si nous voulons rester une utopie, un monde libre où chacun s'exprime et laisse parler ceux qui ne sont pas de son clan ou de son parti, nous devons continuer à évoluer.

J'ai été touché par la fin du discours qu'avait prononcé Pierre Dehaye. Ces mots, j'aurais pu les faire miens - avant de savoir qu'il les avait dits. J'ai compris en les découvrant pourquoi vous aviez voulu que j'occupe son fauteuil, qui fut celui de Choiseul-Gouffier, savant diplomate à qui rien de ce qui est artistique n'était étranger.

*

Attentif à la nuit, cette nuit de Brassaï et de Van Gogh, qui de l'autre côté de cette immense porte, en face de moi, couvrira bientôt la passerelle, le Louvre et les quais, Pierre Dehaye croyait à l'aurore.

Il notait, par les fenêtres ouvertes de son superbe bureau de l'hôtel de la Monnaie, qui laissaient passer ce vent vif de décembre :

« Je ne chante que ce qui m'enchante. Sans être encyclopédique, on peut être universel. Je crois en la cohérence d'éléments épars, si j'arrive à ne rien forcer. Parvient-on à toucher d'une phrase : tant de choses que l'on n'a pas dites peuvent entrer en même temps.

Voulez-vous faire poésie avec moi ? Je ne vous connais pas. Mais j'écris pour vous depuis tant d'années. »

En le lisant, en collectant ces fragments de sa vie qu'il a abandonnés chemin faisant comme les pierres de Caillois ou les graffitis de Brassaï, - sans imaginer jamais que ce serait un auteur de romans qui a osé écrire des romans policiers qui y verrait, un jour, autant d'indices de ce qu'il fut - j'ai cru comprendre qu'il s'adressait, avec ces mots-là, à moi qui ne l'ai pas connu, à moi à qui il revenait de faire entendre, en ces murs, à nouveau, sa voix dont les échos vont se perdre ce soir dans les corridors vides du temple de l'immortalité, en attendant qu'un autre, un jour, peut-être, les ravive.

Pierre Dehaye ne craignait pas la mort. Il laissait « une œuvre », au sens premier du mot, comme un artisan méticuleux qui a fait son chef-d'œuvre, à coup de rapports officiels sous lesquels il cachait ses manuscrits secrets.

Ce « grand commis de l'Etat » avait été jusqu'au bout fidèle au jeune garçon qui, sur sa bicyclette, emportait ses Van Gogh.

Il avait été fidèle à cette famille qu'il avait voulue et qu'il chérissait, fidèle aux amis qu'il avait ici, fidèle à ce millénaire rempli de guerres et de héros, ces mille années et plus où la Monnaie coula dans le même métal cette somme d'images qui sont l'histoire d'un peuple, et qui mettent en exergue ce dont la France a été le plus fier.

Il fut fidèle aussi à cette famille d'artisans dont il se voulut le coryphée au milieu des artistes ; fidèle à lui-même, à son style, comme un poète qui se cherche, butant sur les mots, apercevant au loin ce rameau d'or aux feuilles d'olivier qu'Enée avait cueilli conduit par le destin, - avant de s'avancer, au-delà de l'antre de la Sibylle, dans ce pays où les bienheureux ont leur propre soleil et où les héros morts vivent toujours dans la mémoire des hommes.